

LES GRANDES FORMES
DE
LA VIE MENTALE

OUVRAGES DE M. HENRI DELACROIX

ESSAI SUR LE MYSTICISME EN ALLEMAGNE AU
XIV^e SIÈCLE. 1 vol. in-8° (*épuisé*).

LES GRANDS MYSTIQUES CHRÉTIENS (Études d'Histoire
et de Psychologie du mysticisme). 1 vol. in-8°
(*épuisé*).

LA PSYCHOLOGIE DE STENDHAL. 1 vol. in-8°.

LA RELIGION ET LA FOI. 1 vol. in-8°.

LE LANGAGE ET LA PENSÉE. 1 vol. in-8°.

PSYCHOLOGIE DE L'ART (Essai sur l'activité artistique).
1 vol. in-8°.

L'ANALYSE PSYCHOLOGIQUE DE LA FONCTION LINGUIS-
TIQUE. Oxford (Clarendon Press).

DU SAGE ANTIQUE AU CITOYEN MODERNE. 1 vol. in-12
(A. Colin), en collaboration avec MM. BOUGLÉ,
BRÉHIER et PARODI.

NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE PHILOSOPHIQUE
Collection dirigée par **H. DELACROIX**, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris

LES GRANDES FORMES
DE
LA VIE MENTALE

PAR

H. DELACROIX

Professeur à la Sorbonne
Doyen de la Faculté des Lettres de Paris

L'HARMATTAN

© 1^{ère} édition, Félix Alcan, 1934

© L'HARMATTAN 2008
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-06040-1
EAN : 9782296060401

CHAPITRE PREMIER

CONSCIENCE. — ACTIVITÉ. — PERSONNE

EN un sens la conscience est la première réalité ; elle est le fait premier. Rien n'existe qu'en elle et par elle. Sans elle y aurait-il des choses ?

D'où l'impossibilité de la définir. Elle enveloppe tout, elle est la condition de tout. « Le connaître est le cœur même de l'être. »

D'où l'insuffisance de toute métaphysique réaliste. Les abstraits n'ont point d'être. De quoi déduirait-on la conscience ? D'où la faiblesse psychologique de l'Objectivisme qui prétend s'en passer, de l'Épiphénoménisme qui en fait un accident, du Parallélisme qui la juxtapose à une autre réalité, sans rendre raison ni de cette autre réalité, ni de la juxtaposition.

*
* *

La Conscience unit et oppose deux termes corrélatifs, le Monde et le Moi. Elle est, sous l'opposition de ces deux termes, l'unité de la pensée qui les pose.

Elle est d'abord l'apparition à soi-même d'un sujet particulier : d'un corps, système de rouages complexes, suscitateur d'impressions internes de toute espèce ; d'un jeu de besoins, de bien-être et de malaise ;

d'ajustements et d'adaptations qui retentissent en force et en faiblesse, en tension et en détente.

Plus profondément elle est une histoire et une œuvre, une destinée et une aventure. La torpeur quotidienne est traversée par la féerie et le tragique des instants sublimes et passionnés.

La conscience de l'Univers enveloppe celle de ce sujet particulier. Le sujet ne se perçoit qu'en percevant l'Univers. C'est au sein d'un Univers qu'il se perçoit toujours ; c'est en lui et par lui qu'il est lui-même. Sa forme individuelle n'est qu'une des innombrables formes dont il se sait entouré ; sa destinée individuelle, un moment de la causalité et de la finalité universelles.

*
* *

Le « Tout » et le « Quelqu'un » sont termes corrélatifs. Toute conscience est centre d'Univers et fragment d'Univers. La conscience, condition de toutes les existences, suppose l'ensemble des existences, l'Univers des Choses et l'Univers des Consciences.

Cette mince pellicule transparente laisse entrevoir, à chacun de ses déroulements, toute la profondeur de la personnalité et l'épaisseur formidable du monde : la virtualité de la chose et l'insondable de l'esprit. C'est pourquoi Leibniz dilatait la notion de Conscience et la portait à la mesure de l'Univers. Elle se déploie entre deux nébuleuses.

*
* *

A tous les degrés de la conscience apparaît donc la possibilité d'une double attitude, d'un double mouve-

ment. Elle se tourne vers le monde ou se replie sur soi. Le monde, c'est-à-dire, sous la forme diverse qu'il prend aux différents moments de l'évolution humaine, le monde de la connaissance et de l'action ; à la limite, une métaphysique de la matière et de l'objet. En face du monde, le sujet, la Personne avec ses prétentions, ses aspirations, ses valeurs, son personnalisme.

*
* *

Partout où il y a conscience, une activité est à l'œuvre ; Loin d'être un reflet, un miroir, la Conscience est agissante et productive.

Dans cette vérité s'accordent un grand nombre de doctrines contemporaines, d'inspiration diverse. Depuis le courant biologique et pragmatique, jusqu'aux métaphysiques de la Liberté.

La signification biologique de la Conscience ; le caractère utilitaire des sensations, signaux pour s'orienter dans le monde ; des représentations et des souvenirs, expérience accumulée pour féconder et diriger l'action présente ; des idées, schémas qui subordonnent l'action présente aux règles que l'expérience a établies ; des états affectifs, avertissement et mise en garde. Voilà quelques thèses devenues très banales où le caractère fonctionnel de la Conscience est parfois poussé jusqu'à un finalisme intempérant.

Toute l'œuvre de Ribot et de bien d'autres sur le rôle des phénomènes moteurs pourrait être rappelée également.

Et certes Ribot a raison dans ce qu'il affirme. Il n'a qu'un tort, c'est de prendre le mouvement, moyen d'action, pour l'action elle-même ; de chercher dans

le muscle la clef de l'orientation active ou mentale. Il faut remonter plus haut.

Mais le rôle des mouvements est indéniable. Toute conscience repose sur l'architecture motrice du corps entier, sur l'organisation de ce réseau d'activités spécialisées et centralisées à différents niveaux, qui constitue le corps. Avant toute compréhension et toute action est l'équilibre sensori-moteur, base de comportement de tout notre psychisme. Son tonus supporte toutes les masses et engendre tous les mouvements. Notre corps nous fournit nos axes et nos coordonnées. Dans cet Univers où il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche, il organise notre Univers. Il se constitue soi-même et le monde des choses par les mouvements constitutifs de la perception et les mouvements de réponse à la perception constituée.

* * *

La philosophie d'un Hamelin ou celle d'un Bergson opposent justement l'activité de la Conscience à l'inconscience de l'Automatisme.

On doit dire avec Hamelin que la conscience est toujours organisation commençante, activité de choix ; dans un acte quelconque, la possibilité de l'inhiber, de l'arrêter, de le diriger. Toute représentation est ainsi en quelque mesure action, sollicitation d'action, préparation à l'action. La Conscience est Liberté.

On doit dire avec Bergson que parmi nos actions, celles-là sont conscientes qui se font et pourraient ne pas se faire. La conscience marque l'écart entre le réel et le possible ; l'arrêt de l'action, l'invention et

la liberté. La Conscience est choix. Et c'est pourquoi elle est au maximum dans l'hésitation, dans les crises intérieures ; au minimum dans les actes automatiques, réflexes, instincts, habitudes, où la représentation est bouchée par l'action. C'est pourquoi elle s'endort en torpeur végétative, là où il n'y a pas de mouvement spontané, et s'éveille avec la mobilité, le risque, l'aventure.

* * *

Avec la même précision Claparède, dans toute son œuvre, montre que la Conscience est beaucoup plus un appareil de prévision et de contrôle qu'un instrument d'exécution ; le passage de l'intention à l'exécution reposant au contraire sur des mécanismes préalablement établis.

Toute conscience est le signe et l'œuvre d'un conflit : au dehors ou au dedans. Riches de conscience aussi les conflits de l'instinct et de l'intelligence ; de même les conflits au sein de la personnalité : quand le passé et l'avenir s'entrechoquent dans le présent. Cet accord difficile avec notre destin, cette imperfection dramatique, c'est la marque de la conscience.

D'où la conscience aiguë, dirons-nous, des tâtonnements, des virtualités, des essais, de la rêverie sur soi, de la méditation de soi. On peut faire d'une pointe de Schizoïdie un instrument de découverte psychologique. Marcel Proust l'a bien prouvé.

* * *

De ce caractère proviennent pour une part les illusions que l'on reproche à la Conscience, son inexac-

titude objective, son caractère partial, égocentrique, son fanatisme. La Conscience, action et efficacité, ne nous procure ni de nous-mêmes, ni des choses, une reproduction fidèle : la différence de deux images donne dans la vision binoculaire l'impression du relief, mais cette différence elle-même est ignorée.

Ici encore se rencontrent bien des doctrines contemporaines. Il suffit de renvoyer à Brunschvicg et à ses pages vigoureuses sur les erreurs de la Conscience de Soi ; au bovarysme de Jules de Gaultier ; à la Psychanalyse pour qui la Conscience n'est que la région des symboles, la personnalité, par peur de soi et des autres, s'enveloppant d'un monde de fictions.

C'est pourquoi nous dirons que l'introspection a sans cesse besoin d'être redressée et contrôlée. Il faut faire la science de Soi. On s'éprouve par ses œuvres. C'est ce qu'il y a de solide dans l'éternelle critique qu'Auguste Comte et Émile Meyerson ont reprise avec tant de vigueur.

Ce qui n'empêche point que nous donnerions beaucoup pour pouvoir atteindre directement, sous le comportement de nos semblables, quelque chose du jeu de sentiments qu'il nous faut reconstruire du dehors, avec beaucoup de peine et sans toucher jamais la certitude immédiate.

*
* *

L'activité de la Conscience dépasse l'adaptation au milieu biologique et social. L'homme est surtout adapté à ce qui n'est pas. L'Univers de la pensée, le monde moral dessinent un champ de possibilités qui déborde le monde des champs de force, des excita-

tions et des stimulations. L'Acte mental, fondateur de toutes les choses humaines et sociales, suppose une activité plus riche qu'un simple jeu de réponses au milieu, même correctes et bien fondées.

La Conscience, qui est activité et choix, enveloppe l'Intelligence, qui est discernement et invention. La Conscience croît avec la complication de l'organisme et du milieu ; avec l'architecture cérébrale et l'intégration des échelons fonctionnels ; avec la puissance d'action. On peut dire qu'à chaque degré de l'échelle biologique elle prend un aspect nouveau. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer chez l'homme ses dégradations, quand la structure qui la supporte, vient à s'effondrer.

Elle exprime la puissance de vie et aussi la puissance d'ordonner la vie. La brutalité de vivre se perd dans une passion ardente, qui ne connaît que soi et qui méconnaît de l'univers tout ce qui n'est pas soi. Ainsi elle court le risque de se perdre soi-même. Le vouloir vivre, sans l'art de vivre, n'eût jamais édifié ces architectures complexes et savantes que sont les subtils et vastes états d'âme. L'art de vivre, l'ordre, l'art tout court sont de grands fabricateurs de conscience. La conscience est une œuvre savante que l'élan vital soutient sans suffire à l'expliquer.

*
* *

Nous apercevons maintenant de façon claire ce qu'il y a de fondé et d'incomplet dans la psychologie objective et le Behaviorisme d'une part, dans l'épiphénoménisme d'autre part. Je ne parle pas du parallélisme qui accumule, sans profit d'explication, toutes

les difficultés de la thèse subjective et de la thèse objective.

Dans la formation de la doctrine objective se mêlent des courants variés. Le thème poétique et moral de la vanité de la Conscience perdue dans l'immense nature.

Le préjugé du réalisme, le succès de la science qui fait de l'objet la condition du sujet. La doctrine objective traite le corps comme un objet. Elle oublie qu'il est aussi bien le sujet.

Le développement de la biologie, de la physiologie et de la neurologie ; la méthode anatomoclinique ; les correspondances et les localisations.

La psychologie animale et sa réaction légitime contre l'anthropomorphisme, son principe d'économie.

Par toutes ces avenues, quelques penseurs ont été amenés à dire que la complication de la matière aboutit à la vie et à la conscience. On part d'une doctrine analogue à l'Automatisme cartésien et on l'applique à la pensée. La Conscience est oubliée, ou si elle est invoquée, elle n'apparaît que comme un reflet de ce monde objectif.

*
* *

Traiter la conscience comme une suite, une efflorescence de l'organisme, ce que fait l'Épiphénoménisme, c'est supposer l'organisme tout fait et puis la conscience par surcroît, alors que l'organisme est sans doute, entre autres choses, la construction de la conscience.

Même erreur dans la doctrine paralléliste qui suppose deux courants tout constitués : double inexplicabilité.

Si la Conscience est organisation commençante, il

faut au contraire la rapprocher de l'organisme, système agissant.

Elle naît des mêmes causes qui ont suscité l'organisme. Elle exprime comme lui la puissance d'action de l'être vivant. Loin d'être un épiphénomène par rapport à l'organisme, elle est l'organisation elle-même. Bergson n'avait pas tort de dire que le corps est sur le chemin qui mène à la vie de l'Esprit. Leibniz n'avait pas tort de dire que l'organisme, c'est le travail de l'esprit organisant ses perceptions et, l'on peut ajouter, ses actions. Comme la Vie, la Conscience est le fonctionnement lui-même. « Un être vivant représente un mécanisme... Son édification est comprise dans son fonctionnement. »

L'erreur de toutes les philosophies objectives est d'oublier ce qui permet aux objets de se constituer. Une machine n'est qu'une théorie. C'est ce qui fait la machine et qui la pense qui est l'être. Il est faux d'expliquer l'esprit par une vue de l'esprit. Il y a impossibilité à poser l'existence par soi de ce monde objectif sur qui se grefferait la conscience. On dirait plus justement encore que ce monde n'est qu'une vue de la Conscience. Lorsque la science parle tour à tour le langage de l'ontologie mécaniste, ou du réalisme transcendantal ou de l'idéalisme mathématique, elle infirme tour à tour les métaphysiques qu'elle semble imposer. « Elle détruit les deux premières par sa marche vers la troisième, et parvenue à celle-ci fait elle-même ressortir ses limites en nous imposant le donné, l'irrationnel que nous ne saurions y soumettre¹. »

1. E. Meyerson, *De l'Explication*, II, 187.

* * *

L'Action est Pensée. La Conscience est jugement. Avec la Conscience apparaissent le jugement et la valeur sous les formes d'abord humbles du plaisir et de la douleur et de la prétendue sensation.

Sentir c'est juger ; c'est prononcer un système de jugements d'existence et d'attribution ; c'est étendre sur des choses un réseau de rapports ; c'est croire et affirmer.

Prendre conscience, faire attention, réfléchir : trois étages et trois degrés d'une seule et même activité.

Il est vain de traiter la Conscience comme l'étalage dans une sorte de lieu-temps de toute sorte de données et de qualités prétendues ; elle est une aventure, un drame qui se construit.

L'Atomisme psychologique et les métaphysiques de la causalité externe ont fabriqué cette idole de données quasi-organiques, purement sensibles qui seraient avant toute perception et tout concept, donc avant tout jugement, l'immédiate réalité psychologique. « Une présentation qui pénètre dans la conscience en dehors de toute activité intellectuelle et qui est déjà pourvue de sa réalité ainsi que de ses déterminations qualitatives ou quantitatives » c'est ainsi que Ward a défini la sensation.

Et Spearman lui aussi se demande si avant l'expérience pensée, avant l'appréhension de l'expérience, il n'y a pas une sorte d'expérience vécu¹.

1. R. B. Cattell (*British journal of Psychology, Monograph Supplement XIV* 1930) sous l'inspiration de Spearman parle d'une « expérience pathémique » antérieure à la perception. Il y avait dans la psychologie de Maine de Biran, il y a chez Henry Head des vues du même genre.

Si humble que puisse être, au début de la conscience, l'acte du jugement, c'est pourtant lui qui pose et maintient le monde des objets ; qui constitue toutes ces présences que sont nos sensations immédiates et qui les découpe sur un fond plus large et moins précis. Ce que nous sentons ne se détermine qu'en se détachant de tout le reste, à quoi nous ne prêtons point attention, sur ce fond de présence impliquée et obscure. Si l'on cherche à éliminer toutes les relations pour saisir à l'état de pureté l'élément originel, purement senti, ce reste est ineffable et inconcevable. La sensation pure n'existe pas. Même si on pose la sensation comme un irrationnel, il faut admettre qu'elle n'est saisissable que sous cette enveloppe de rapports, qui la constitue comme rationnelle et irrationnelle. Avoir conscience ce n'est pas admettre des données déjà édifiées ; c'est constater, porter un jugement d'existence ; distinguer, comparer, attribuer, répartir. Tout cela, bien entendu, sous forme vague, prélinguistique et sans analyse. Le mouvement de la pensée consiste à amener sur le plan des objets distincts et explicites cette confusion indistincte qui est la première étape du jugement.

*
* *

Pour désigner ce caractère préliminaire et essentiel de la vie mentale, Spearman reprend avec raison une formule de Kant : l'appréhension de l'expérience. Toute expérience, selon lui, tend à susciter immédiatement la connaissance de ses caractères et du sujet. L'expérience vécue ou sensation, n'est que matière informe. La forme, c'est l'import propositionnel,

c'est-à-dire le fait que toute connaissance, formulée ou non, a un import équivalent à une proposition ; c'est la constitution d'unités distinctes ; c'est la cohérence entre les éléments constitutifs de la connaissance « comme cimentés entre eux ».

Nous dirons, nous aussi, qu'on a le devoir de traiter toute expérience comme un fait d'appréhension synthétique. Nous appréhendons toujours des ensembles, des ensembles organisés, des ensembles différenciés.

Tout état de conscience est un champ de conscience, autour de l'unité d'un sujet.

Toute la psychologie du temps et de l'espace, la perception des formes visuelles, auditives ou motrices, toute l'analyse de la pensée établissent que l'opération primitive de la conscience, c'est de constituer des ensembles au sein d'autres ensembles. La Conscience déborde ce qu'elle appréhende ; l'élément baigne dans le tout ; le détail suppose la masse d'où il se détache. On ne voit pas les lignes, puis la figure ; les lettres puis le mot. On n'entend pas les sons, puis la mélodie. Les propriétés locales d'une perception dépendent, de prime abord, de la perception totale dans laquelle elles sont engagées.

Pour illustrer cette vue il suffirait de choisir n'importe lequel de ces ensembles significatifs que sont un groupe de perceptions, un thème mental ou affectif, une formule, une phrase. Et l'on montrerait aisément l'influence de l'ensemble sur les éléments dans mainte illusion géométrique, dans les erreurs de lecture, dans bien des lapsus.

Nous construisons des ensembles organisés. Le rythme qui domine non seulement l'espace auditif,

tactile ou moteur, mais aussi bien l'espace visuel, suffit à en témoigner. La signification, qui est partout, est aussi un procédé d'organisation. Toute perception gravite autour d'un centre.

Nous construisons des ensembles différenciés, où le détail émerge du tout, où l'analyse cueille l'intéressant ou le significatif. Notre conscience comme notre champ visuel comprend une zone claire et une zone obscure et des déplacements de clarté. Elle se constitue sous le signe de l'opposition, de la distinction, de l'exclusion aussi bien que sous celui de la relation, de la fusion, de l'inclusion.

La Conscience est un système d'ensembles mouvants qu'emporte le devenir du monde. Les événements, qui l'envahissent, la débordent et la violentent. Ils l'altèrent à ce point que jamais elle ne demeure ou ne redevient semblable à elle-même. Ils la déguisent de leur irrationnel hariolage. Elle les domine à ce point que son ordre semble prévoir et régler leur cours, définir cette irréversibilité. L'activité unifiante se comporte comme une loi objective. La constatation empirique est pour une part la vérification d'une prévision. La conscience raconte et décrit ; mais elle pénètre dans la composition des faits eux-mêmes et dans les relations qui leur sont inhérentes.

*
* *

On peut dire de toutes les formes de la perception ce qu'on doit dire de la mélodie.

Une mélodie serait déjà une forme si elle n'était qu'une succession de notes ; mais elle est de plus une figure rythmique, mélodique, harmonique.

On n'entend point de sons isolés. Qui perçoit un son se donne une échelle sonore. Il y a dans les sons l'appel à tous les sons. Tout son vit dans le monde sonore.

Percevoir une mélodie ce n'est pas entendre des sons, c'est les distribuer autour d'un ou de plusieurs foyers de convergence, hiérarchiquement ordonnés. C'est construire un système de relations. Et telle est la forme élémentaire de la Pensée Musicale.

Modeler des formes, créer des formes, c'est pour l'auditeur ou le compositeur le commencement de l'art musical et sa structure même. Échelle sonore, rythme, consonance harmonique, lois supérieures de la combinaison des sons : des systèmes de formes. La musique, même atonale, reste basée sur l'échelle musicale et encore sur la tonalité ; c'est absence de tonalité définie, mouvement entre plusieurs tonalités, avec pourtant une préférence, une prédominance tonale.

Il va sans dire que la perception ou la production des formes est fonction du niveau de chaque esprit et de chaque sensibilité.

* * *

La récente Psychologie de la Forme, la « Gestalt theorie » a donné une jeunesse nouvelle à ces vieilles vérités.

Jamais l'esprit ne se trouve devant un agrégat amorphe de données. Il ordonne et aperçoit des ensembles, factices et provisoires toujours, mais toujours point de départ pour une aperception plus exacte et plus synthétique : ainsi en est-il depuis le syncrétisme infantin jusqu'au synthétisme de l'adulte.